

Les cheveux étaient plus foncés que ceux de sa mère ; avec le temps, ils seraient bruns comme ceux de son père.

Très robuste déjà, l'enfant aurait la vigueur alerte des Kerlor.

Le Dr La Roche, malgré les protestations d'Hélène, n'avait pas voulu que la comtesse allaitât son petit garçon et il avait fallu prendre une nourrice.

C'était une robuste Bretonne, la fille d'un aubergiste, nommée Annette Kerjean, que Tanguy, le garde-chasse, avait épousée deux ans auparavant.

Annette avait été heureusement choisie.

Bien taillée, haute en couleur, la poitrine solidement développée, elle respirait la plus parfaite santé.

Elle était en outre très soigneuse et très propre.

Hélène, tout en regrettant de ne pas nourrir son enfant, reconnut qu'elle ne pouvait le confier en meilleures mains.

La femme de Tanguy avait gardé son costume national. Quand elle promenait son nourrisson, c'était une joie pour les curieux de voir cette grande et belle créature parée de sa coiffe en ailes d'oiseau sur le col plat de laquelle brillait la croix d'or traditionnelle.

Elle avait pour l'enfant le dévouement le plus absolu.

Le fils d'Hélène et de Georges avait été inscrit sur les registres de l'état civil sous le nom de Jean de Kerlor ; mais bientôt, en vertu d'une de ces caressantes corruptions de langage, que les câlineries des mères savent trouver sans les chercher, on ne le nommait que Fanfan.

Victor Hugo ne parle-t-il pas quelque part d'une grand'mère dont le petit-fils avait été baptisé Théodore, et qui avait fini par trouver moyen de l'appeler "Chon" ?

Fanfan était adoré. A côté de l'amour paternel et maternel, le culte de l'aïeule pour son petit-fils l'enveloppait, passion faite d'une tendresse légitime, d'une fierté douce et de la conviction que Jean de Kerlor serait le plus glorieux représentant de l'antique famille.

La comtesse douairière bénissait Hélène, qui était la cause de toutes ces pures joies.

L'aïeul sentait qu'elle lui devait toutes les grâces.

En voyant Georges si heureux, si éperdument épris, la maman reconnaissait une fois de plus combien son cœur avait été bien inspiré en parlant plus haut que sa raison.

Elle ne conservait aucun ressentiment de sa défaite. Hélène, d'ailleurs, chérissait sa belle-mère que l'on eût bien surprise en lui rappelant les préventions qu'elle nourrissait naguère contre la fille de la marquise de Penhoët.

Hélène n'avait-elle pas reçu du ciel une de ces natures si douces, si tendres, qu'il semble que tout mauvais sentiment doit forcément s'éteindre à leur contact ?

Elle entourait la comtesse de tant de filiales prévenances, de tant de ces petits soins si chers aux vieillards ; elle lui manifestait si délicatement son respect, son affection et sa profonde reconnaissance, que, peu à peu, la mère de Georges sentit s'évanouir ses résistances, en songeant aux rumeurs d'autrefois.

Fanfan réunissait donc autour de son berceau toutes les tendresses.

Il en avait encore gagné une, très ardente, très fougueuse, c'était celle de Carmen.

Mme de Saint-Hyrieix avait une façon de prendre Fanfan dans ses bras, de l'embrasser, de lui prodiguer les plus gracieux noms, qui aurait trompé un étranger sur la parenté de la jeune femme à son endroit.

En l'absence d'Hélène, on eût certainement juré que Carmen n'était pas la tante mais la maman de Fanfan.

Quelquefois Georges enlevait l'enfant des bras de sa sœur et disait :

— Chacun son bien.

Mme de Saint-Hyrieix était sur le point de se fâcher.

La douairière intervenait et disait avec un sourire plein de mansuétude :

— Georges a raison ; mais Dieu permettra bien que tu ne jalouses pas longtemps ton frère.

Carmen alors fronçait les sourcils, un tres-aillement l'agitait ; elle sentait des larmes monter à ses yeux.

Fanfan, qui voulait être cajolé par tout le monde à la fois, tout en ayant déjà ses préférences, tendait ses petits bras à sa tante : les bébés se sentent mieux dans un giron féminin.

Carmen le reprenait avec passion, mais Hélène survenait et c'était elle qui départageait le frère et la sœur en leur enlevant son fils.

Le petit Fanfan avait déjà deux dents, ce qui émerveillait la comtesse douairière.

Elle se rappelait les dates auxquelles ces grands événements s'étaient produits dans la jeune existence de Georges et de Carmen.

C'était décidément Jean de Kerlor qui s'était montré le plus cocce.

Hélène goûtait toutes les délices de l'amour heureux, de l'amour partagé, de l'amour éternel.

Dans l'hôtel du Parc-des-Princes, ce n'étaient que rires étincelants, larmes de joie, baisers tapageurs, divines et bienfaisantes folies. C'étaient réellement un nid de bonheur.

Saint-Hyrieix, malgré sa gravité diplomatique, était imprégné lui-même de cette atmosphère de félicité.

Le charme ineffable que sa belle-sœur répandait autour d'elle le pénétrait. Il avait pour Hélène et pour Georges une affection aussi vive que sa nature le comportait.

D'ailleurs, Kerlor lui avait sauvé la vie sur la grève où avait échoué son corps inerte, et il ne l'oublierait jamais.

Saint-Hyrieix attendait toujours la mission qui devait le mettre en évidence auprès de ses supérieurs.

Quand il avait quitté Kerlor, le lendemain du naufrage, il s'était rendu à Paris, nous le savons.

Au moment où il allait se présenter au ministère des Affaires étrangères, il avait appris qu'il n'y avait probablement plus de ministre.

En effet, une discussion entamée à la Chambre devait se terminer par la chute du cabinet.



Fanfan réunissait autour de son berceau toutes les tendresses. — P. 813, col. 2

Saint-Hyrieix s'était demandé s'il n'agirait pas sagement en retournant à Kerlor, pour y attendre les événements ; mais les pronostics de la presse parlementaire mentionnaient dans une liste probable le nom du marquis de Birague, le protecteur, l'ami de Saint-Hyrieix. Celui-ci voulait être le premier à saluer le grand homme d'État, quand il franchirait le seuil du palais du quai d'Orsay.

La crise avait duré dix jours, et s'était dénouée par un replâtrage. Birague restait à Stocklohm. Saint-Hyrieix se résigna à se présenter devant le nouveau ministre, qui avait dans le précédent cabinet le portefeuille de l'instruction publique et qui s'était contenté de permuter.

Celui-ci accueillit très bien Firmin et lui donna l'occasion de montrer ses talents ; seulement, l'occasion était beaucoup moins pompeuse que ne l'avait rêvé Saint-Hyrieix.

Il fut chargé d'une enquête sur le bi-métallisme et l'étalon d'or. Le mari de Carmen se dit qu'il n'y avait pas de petites missions pour un aigle de son envergure ; il accepta avec un tel empressement qu'il quitta Paris le lendemain de son entrevue avec le ministre.

Il revit toutes les capitales européennes, où il étudia le palpitant problème. Il refit donc, à peu près, son voyage de noces, mais sans sa femme, à laquelle il écrivait de très longues lettres, bourrées d'expressions techniques autant que birarres.

Saint-Hyrieix était resté plus de trois mois à l'étranger. Le vo-